

Réflexions sur l'utilisation pédagogique des techniques audio-visuelles

L'utilisation scolaire des techniques audio-visuelles est d'un emploi relativement récent et généralement timide. Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'attitude des maîtres et des pédagogues reste une attitude d'expectative et de méfiance, baptisée *sagesse*, mais que l'on pourrait tout aussi bien qualifier de *fuite devant la vie*. Trop de maîtres, en effet, se satisfont d'un jugement de valeur sans envergure : radio, cinéma, télévision, disent-ils, n'ont pas contribué faiblement à l'abrutissement de l'homme moderne. Et d'insister sur le côté néfaste de ces techniques qui endorment le jugement, effritent l'attention, épuisent l'imagination par l'exubérance fantasmagorique des sons, des couleurs, des formes, précipitent l'esprit dans un vertige d'ombre et de lumière et, sous prétexte de vulgariser la culture, compromettent l'avenir même de toute culture.

Il y a quelque chose de pascalien chez les plus engagés parmi les contemporains de ce monde : le thème du divertissement continue à les hanter. Pour eux, les techniques audio-visuelles arrachent l'individu au sentiment du sérieux de la vie, à l'austérité du devoir. Elles le livrent à tous les slogans, à toutes les publicités, elles le délestent de toute densité intérieure authentiquement personnelle. Elles éloignent de la réflexion. Elles rendent impossible cette concentration sur soi-même, indispensable à l'accomplissement de notre destinée métaphysique. Introduire de telles techniques dans une classe serait collaborer avec le mal contre lequel l'on s'efforce par ailleurs de lutter énergiquement. La vie, hors des murs de l'école ou du lycée, offre suffisamment de tentations ; elle ne sollicite que trop de jeunes sensibilités avides d'expériences étourdissantes. Il convient que la classe subsiste, au milieu de ce déferlement, comme un havre de tranquillité, de silence où l'esprit, délivré du tohu-bohu de l'existence, goûtera l'éternité de la géométrie, de la grammaire latine et de la prosodie classique.

Car il est bien vrai que l'introduction des techniques audio-visuelles dans une classe est une véritable irruption de la vie, de la vie moderne, avec une intensité de présence et une force de suggestion auxquelles ne peuvent atteindre les manuels scolaires, si riches soient-ils d'illustrations, de documents pris sur le vif. Le cinéma, la radio, le disque, la télévision à l'école, c'est le vin nouveau dans la vieille outre : comment n'éclaterait-elle pas ?

L'utilisation de ces techniques comporte des risques certains et sérieux, et exige du maître l'adoption d'un nouveau mode de présence impliquant une reconsidération totale de ses fonctions dans la classe.

Le risque le plus sérieux — et qui en résume bien d'autres — tient à la passivité de l'enfant en face des images. L'enfant, remarque-t-on souvent, laisse les images défiler devant ses yeux et se satisfait parfaitement d'une situation qui n'exige aucune initiative de sa part. L'esprit enfantin n'a rien à construire, rien à inventer, rien à imaginer. Les images sont ce qu'elles sont. Il suffit de les percevoir, de les enregistrer jusqu'à saturation.

Dans le même sens, il faut insister aussi sur le caractère concret, singulier de l'image. L'image s'oppose au concept, idée générale, abstraite, indépendante de toute représentation matérielle précise. Le concept forme la matière de

la pensée. Sa valeur tient justement au fait qu'il permet toutes sortes de généralisations. Or, l'esprit, en proie aux images, devient prisonnier de formes concrètes, de représentations singulières dont la force prégnante est telle que le fonctionnement normal de la pensée est rendu impossible. La réflexion personnelle, créatrice, est remplacée par une succession d'images qui s'imposent de l'extérieur avec une violence suggérant une véritable violation de domicile. Le film hante l'enfant (et l'adolescent et l'adulte) et confère à l'imaginaire la dimension d'une expérience vécue : le film transforme ainsi la vision du monde ; la vie quotidienne est vécue sur un mode cinématographique. La jeunesse adopte les sentiments et les attitudes des vedettes ; le climat du spectacle (de l'angoisse morbide à l'érotisme le plus objectif et à la pure violence) déteint sur le climat de la vie. Le spectacle se prolonge ainsi dans l'espace quotidien des travaux et des jours. Le cœur et l'esprit sont dès lors occupés, investis par des puissances étrangères — étrangers d'autant plus puissants qu'à vrai dire ils répondent mieux aux archétypes les plus inconscients : situation que l'on peut regarder, sans exagérer, comme une *aliénation*.

Il est certain que la projection scolaire de films fixes ne comporte pas des risques aussi impressionnants. L'image y apparaît dégagée du climat musical et de la mélodie motrice qui participent si puissamment à l'envoûtement cinématographique. L'image du film fixe est aussi morte qu'une préparation *in vitro*. Elle ne peut susciter qu'un intérêt très modéré. Elle ne hantera personne et la séance n'aura été qu'une bonne occasion de détente physique et d'assouplissement intellectuel — à moins que le maître ait le don de rendre la vie à ce qui est mort et d'animer les fossiles. Son commentaire, épris de rythmique, peut créer le climat d'intérêt passionné, l'instant inoubliable où l'attention, devenue attente, accède à l'initiation. Nous nous souvenons, pour notre part, comme d'un miracle sans cesse renouvelé, des cours d'esthétique auxquels nous assistions et qui s'achevaient par une projection de documents apparemment voués à la mort absolue : reproductions inertes de tableaux réduits au format carte postale, photographies sans prétention de monuments et d'édifices historiques. Mais la voix ardente du professeur insufflait la vie à ces images lessivées : Cézanne redevenait Cézanne et le contrepoint vibrant des bleus et des verts nous précipitait dans le vertige de l'espace illimité. Goya redevenait Goya, ses monstres en gestation dans le sein de la nuit nous révélaient soudain l'horreur sans nom de notre propre nuit. Jamais nous ne vîmes projection plus envoûtante. La parole du maître nous englobait, créait autour de nous un monde de participation où l'œuvre d'art trouvait son authentique dimension : la densité inépuisable d'une *présence*.

Instruit à penser le monde suivant l'expérience que nous en avons plutôt que selon les livres nous sommes obligé de juger des techniques audio-visuelles à partir de ce vivant foyer de rencontres que nous venons d'évoquer. Nous n'ignorons pas les critiques visant l'usage scolaire du cinéma, de la radio, de la télévision, du disque, du magnétophone... mais nous ne nous y attardons pas car nous n'y croyons guère. Nous voyons plutôt dans ces techniques les possibilités immenses qu'elles ouvrent à l'éducation, possibilités qui sont à la démesure de notre monde moderne. Nous vivons *un temps énorme*, comme dit Samuel Beckett, où les profondeurs de l'inconscient n'ont d'égaux que les profondeurs du cosmos. Les techniques d'information, de diffusion et de reproduction de la pensée sont issues de ce temps-là et nous y ramènent : elles sont susceptibles d'élargir notre connaissance et notre expérience du monde jusqu'à ces instants absolus, ces instants-limites où l'horizon cesse de reculer et nous dévoile, dans la proximité d'une présence, le sens-même de notre attente. Nous savons que, dans le cœur d'enfants grandis dans les H.L.M., il y a place pour la révélation de Mozart et de Bach, il y a temps pour la rencontre avec quelque indien joueur de flûte. Et Mozart et Bach et l'Indien ne sont pas simplement des objets de connaissance, des momies ensevelies et

conservées dans le labyrinthe d'une encyclopédie. Mais ils vous révèlent à vous-mêmes, par le seul fait, qu'au milieu de l'agitation d'une journée de lycée, vous avez senti, dès la première note, la nécessité du silence et du recueillement. En somme, plus qu'un apport culturel, d'ailleurs considérable, les techniques audio-visuelles peuvent fournir à l'élève des occasions d'expériences intimement humaines, notamment des expériences esthétiques. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas les seules. Nous avons eu naguère la révélation du magnétophone dans une classe primaire pratiquant les techniques Freinet. Cette classe correspondait avec une classe similaire d'une école perdue au fond de la Bretagne. Or, les petits Bretons adressèrent un jour, à leurs amis de Franche-Comté, une bande magnétique sur laquelle ils avaient enregistré des chants, des poèmes et de simples mots de sympathie. Et nous étions tous là à écouter ces voix fraîches et naïves, à l'accent un peu étrange, — et la classe n'était plus le lieu banal des occupations scolaires, elle s'ouvrait, elle s'emplissait, elle se peuplait : c'était la vie qui pénétrait de toutes parts et la vie, ce jour-là, avait emprunté la voix d'êtres aimés pour nous arracher à la solitude du quant-à-soi et nous joindre aux autres.

*
*
*

Nous évoquons, au début, le vin nouveau dans la vieille outre. Cette image s'impose à nous une fois de plus. A vin nouveau, outre nouvelle ! L'utilisation véritablement *pédagogique* des techniques audio-visuelles exige une transformation qui implique elle-même, de la part du *maître* (conservons-nous longtemps ce mot-là !) un nouveau mode de présence. Les techniques audio-visuelles ne peuvent qu'échouer dès lorsqu'elles remplacent seulement le didactisme et le dogmatisme du professeur par le didactisme et le dogmatisme de l'image et de son commentaire. Le disque lui-même atteindra difficilement à sa valeur de révélation s'il est présenté à simple titre d'exemple au cours d'une leçon *ex cathedra*. Films et disques doivent pouvoir répondre à d'autres nécessités qu'à celles d'un plan. Ils doivent venir en réponse à une attente, formée et formulée peu à peu ou éclatant brusquement comme une exigence impérieuse, suivant les voies mystérieuses par où chemine la communauté scolaire. Il y a des moments où une classe est sensibilisée à une question, à un ensemble de problèmes : alors se crée le besoin d'une réponse qui s'inscrive profondément dans les esprits et les cœurs. Les techniques audio-visuelles atteignant l'être à travers sa sensibilité, peuvent apporter d'inoubliables réponses. Nous nous souvenons ainsi comment le film *Mein Kampf* apporta un témoignage décisif dans une classe de grands élèves tenus en éveil, tout au long de l'année, sur le problème du racisme ; et comment le *Septième Sceau* nourrit, chez les mêmes élèves, l'inquiétude métaphysique en face du mystère de la mort. Ces films, vus en dehors du lycée, mais objets de discussions et de commentaires où chacun avait son mot à dire, prenaient à nos yeux une véritable valeur éducative, dans le climat général d'une classe à base de sympathie, de compréhension, de proximité et de liberté de pensée. Ils s'intégraient parfaitement dans la trame des préoccupations intellectuelles de la communauté professeur-élèves ; ils entraient ainsi dans la vie de la classe et contribuaient à l'intensifier.

*
*
*

En somme, nous pensons que toutes les techniques audio-visuelles peuvent prendre une valeur pédagogique à partir du moment où elles ne sont pas surajoutées aux exercices scolaires, mais où elles sont un élément de la propre vie de la classe et où elles donnent lieu à d'actifs échanges de vues au sein de la communauté scolaire. L'horizon de leur utilisation reste, pour le professeur, l'enrichissement culturel des jeunes, leur accession à un monde d'expériences affectives, intellectuelles et esthétiques, aussi personnelles que possible et, finalement, une prise de possession humaine de techniques redoutables dès que l'esprit s'y abandonne passivement et cesse de les dominer.

C. COMBET.